

Le patriote Bubenberg ne fut guère plus heureux. Ayant été accusé d'avoir montré dans son administration plutôt l'orgueil d'un prince que la simplicité d'un citoyen, et de s'occuper trop exclusivement des affaires qui touchaient à ses intérêts personnels, il fut banni de la ville pour cent ans et un jour. Quatorze années après, néanmoins, devenu vieux et infirme, sa sentence fut annulée. Zschokke observe à ce sujet que, " dans un état libre, les vertus d'un citoyen font souvent oublier ses premières fautes ; mais aussi que d'anciens services ne lui font pas pardonner les torts dont il peut se rendre coupable par la suite."

L'étranger qui arrive à Berne par la route de Morat ne peut manquer d'être frappé d'admiration par le coup d'œil magnifique qui s'offre à ses regards. A droite, il voit les flots rapides de l'Aar qui entre dans la ville, la traverse et en sort, et contribue si puissamment à sa beauté et à sa prospérité. A gauche, de riches prairies, s'élevant en amphithéâtre, se perdent dans l'horizon. Une partie de la ville est masquée par un rideau de verdure, mais on peut apercevoir jusqu'à une grande distance la vue bruyante de Kramgatz, et entendre distinctement le bruit des charrettes, et le mouvement confus qui a lieu sur la place du marché. En dirigeant les yeux vers le midi, on distingue le sommet des glaciers de l'Oberland, offrant une barrière impénétrable par leur masse raboteuse et dentelée, qui se dessine sur un ciel d'un bleu foncé.

Parmi les objets qui fixent principalement la curiosité à Berne, la cathédrale est le premier : c'est une construction gothique du moyen âge, qu'on admire beaucoup pour son architecture imposante et pour la délicatesse des ornemens. Sa longueur est de cent soixante pieds, sa largeur de quatre-vingts, et on a employé quatre-vingts années à l'élever. La nef, dont la voûte est supportée par dix colonnes, était ornée autrefois d'un grand nombre de drapeaux enlevés sur des champs de bataille. Mais ils ont disparu ; et tout ce qu'on y voit maintenant consiste dans des écussons à-demi effacés d'anciens bourgeois, dans le monument du duc de Zœringen, fondateur, et dans celui de l'avoyer Steinger. Près du dernier, on voit six tables de marbre, incrustées dans la muraille, et sur lesquelles sont gravés les noms de dix-huit officiers et de six cent quarante-trois soldats qui périrent en combattant contre les Français dans la campagne meurtrière de 1798.

La plate-forme, ou terrasse, en face de la cathédrale, est la promenade favorite des habitans ; on y jouit d'une des plus belles vues de la Suisse. Au midi, elle forme une élévation de cent huit pieds de hauteur au-dessus de l'Aar, qui coule près de là. On y a placé une table de marbre qui consacre le souvenir du fait suivant : en 1654, Théobald Weinzäppli, étudiant, n'étant plus maître

d'un cheval rétif qu'il montait, ou peut-être ayant la tête un peu échauffée, fut précipité dans la basse ville au pied de la terrasse. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il en fut quitte pour un bras et une jambe cassés, et qu'il survécut trente années à cet accident, remplissant les fonctions de ministre prédicant. Cette terrasse, comme ouvrage d'art, est remarquable. Le mur qui fait face à la rivière fut fini en 1515, et coûta deux cent mille francs, somme énorme pour ce temps-là.

Dans les principales rues de la ville, règne un portique couvert pour les piétons, et quelquefois le milieu de la rue est occupé par un canal dans lequel des eaux limpides coulent avec abondance. En beaucoup d'endroits on a construit des fontaines magnifiques, ornées de statues.

Les institutions publiques, les sociétés littéraires et scientifiques qui existent à Berne font le plus grand honneur aux habitans, dont le bon goût et l'urbanité ne le cèdent qu'à leur amour pour la liberté, et dont l'exemple produit une heureuse influence sur les états voisins. On enseigne à l'Académie depuis les premiers élémens du langage jusqu'aux parties les plus élevées des sciences modernes. Les avantages qu'on doit à la Société Economique et aux nombreuses améliorations dont elle a enrichi l'agriculture et l'industrie nationale, sont depuis long-temps justement appréciés. La Société d'Histoire Nationale, la Société Helvétique, la Société des Artistes, et plusieurs autres moins importantes, sont toutes remarquables par les hommes de mérite dont elles se composent, et par le bien qu'elles produisent.

La Bibliothèque publique, fondée à l'époque de la Réformation, et à la tête de laquelle fut placé le célèbre Haller, de 1734 à 1736, contient au-delà de quarante mille volumes et de quinze cents manuscrits. Le cabinet des médailles en possède plusieurs fort rares. Il se forme principalement de celles qui ont été trouvées en Suisse, sur les anciens territoires d'Aventicum, Vindonissa et Moudon.

Parmi les hommes qui ont illustré la ville et le canton de Berne, nous citerons principalement Erlach et Bubenberg, dont nous avons parlé plus haut; Diesbach, mort à la bataille de Pavie; Berthold Haller, qui prêcha la Réformation à Berne en 1520; Wittenbach; Jean Louis d'Erlach, maréchal de France; André Morell, le célèbre médailliste; Louis de Muralt, Michel Schuppach, le grand Albert Haller, Watteville, Stapfer, Tscharnner, Sinner; et Louis d'Erlach, rejeton d'une tige de héros, qui commandait les troupes de Berne en 1798, et qui périt par les mains de ses propres soldats.

Un des plus beaux points de vue des environs de Berne, et peut-être même de la Suisse, est celui qu'on a de Enghi, près de la ville. De là, les montagnes

de l'Oberland, vues au coucher du soleil, offrent un spectacle magnifique que ne cessent d'admirer tous les voyageurs. On jouit à peu près de la même vue, du haut des deux bastions qui flanquent les fortifications de la ville du côté du midi, et sur lesquels on va généralement se promener le soir. De ces divers points, se déploient dans toute leur sublimité le Wetterhorn, le Berglistock, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn, les deux pics du Viescherhörner, le Eiger, le grand Eiger ou le Mönch, et la Jungfrau.

L'autre bastion, planté d'arbres, est consacré aux divertissemens publics, aux jeux gymnastiques, aux ascensions de ballons et aux feux d'artifice. Autrefois les paysans de l'Oberland et d'Emmenthal s'y réunissaient chaque lundi de Pâques pour y déployer leur adresse dans les exercices de la lutte : cet usage est tombé en désuétude.

Les fossés, dans lesquels des ours sont nourris aux frais de la ville, peuvent être regardés comme les Jardins Zoologiques de Berne. Ils ont été construits en 1825, sont d'une forme carrée, et soutenus par une forte maçonnerie. Chacun d'eux a une fontaine, et un bassin assez spacieux pour que *leurs majestés* puissent y prendre le plaisir du bain. Dans le centre s'élève une espèce de mât sur lequel les ours montent et font différens exercices, au grand amusement des spectateurs. Les ours de Berne, comme armes de la ville, sont en grande vénération : mais de quel temps date cet emblème, et à quelle circonstance doit-il son origine, voilà ce qui a donné lieu à plusieurs interprétations. Quelques-uns en font remonter l'origine à René, duc de Lorraine. D'autres pensent qu'il faut le rapporter à un certain Glado May, qui ramena chez lui, de la bataille de Novara, en 1510, deux jeunes ours, comme trophées de la victoire.

L'institution de Hofwyl, si généralement appréciée par les philanthropes, est située à une petite distance de Berne. Au mois de mars 1799, M. de Fellenberg, homme distingué par son génie, ses vastes connaissances et les nobles qualités de son cœur, commença sur ce domaine une suite d'expériences agronomiques qui portèrent l'économie rurale à un point de perfection jusqu'alors inconnu en Europe. Son système d'éducation a également obtenu l'approbation des corps les plus savans. Une ferme est consacrée à l'étude de la théorie, une autre à la pratique. Trente professeurs sont chargés de ce qui regarde l'instruction. Des jeunes gens, de presque toutes les nations de l'Europe, suivent les cours dans cet établissement. Ce qui le distingue des autres du même genre, c'est l'absence de tous les encouragemens employés ailleurs. On n'y connaît ni prix ni récompenses, et la seule punition infligée est le travail pendant les heures de récréation. Tout dans

cette maison est un modèle d'ordre, de simplicité élégante et de manières polies.

Mais ce qui est peut-être encore d'un plus grand prix, c'est l'école pour les pauvres enfans, fondée également par M. de Fellenberg. M. Wehrli, directeur de cette maison, tient un journal détaillé et journalier de ce qui regarde chaque élève, son caractère, ses dispositions, ses progrès, et enfin ce qui, chez lui, peut indiquer sa vocation naturelle. Rien n'est négligé pour que les enfans conservent cette gaîté si convenable à leur âge. Ils sont tous traités avec la même bonté. Le maître travaille, lit, cause avec eux ; jamais il ne les quitte. Un travail régulier, une douce contrainte et une persévérance infatigable finissent par triompher des obstacles que pourraient opposer les mauvaises habitudes de quelques-uns de ces enfans. Pris dans toutes les parties du pays, et appartenant pour la plupart à des classes pauvres et sans culture, on n'est cependant point obligé d'employer contre eux des châtimens sévères pour leur inculquer de bons principes. Le grand objet du fondateur philanthrope est d'assurer à ces enfans, qu'il regarde comme les siens, un sort pour l'avenir. Tous, en général, sont destinés à l'agriculture ; mais plusieurs reçoivent une autre direction, suivant leurs talens et leurs dispositions. Dans la belle saison, ils travaillent sur les fermes. En hiver ou pendant le mauvais temps, ils tressent de la paille, tricotent, épluchent de la laine, et enfin se livrent à plusieurs autres occupations qui leur donnent le goût et l'habitude du travail et de l'industrie.

Dans les environs de Berne, le champ de bataille de Donnerbühel est un des endroits qu'on va visiter le plus habituellement. L'empereur Albert, ayant ravagé, en 1291, le territoire de Constance, et s'étant avancé avec une armée nombreuse et un brillant cortège de noblesse pour assouvir sa colère contre Berne, cette ville, réunie à Soleure, et ayant à sa tête le vieux Ulrich d'Erlach, livra bataille en cet endroit, mit l'ennemi en déroute, s'empara de plusieurs forteresses appartenantes à des nobles, en détruisit quelques-unes, et, par ce brillant exploit, jeta les fondemens de ces victoires signalées qui donnèrent à la Suisse, dans sa lutte contre l'Autriche, une si haute renommée.

Dans l'église de Hindelbank, on voit un beau monument dû au ciseau de Nahl. et qui est érigé à la mémoire de madame Langhans, morte en couches en 1760. Sa rare beauté, ses vertus, son sort fatal, ont inspiré au génie de l'artiste un des plus ouvrages les plus parfaits qui existent. Cette dame est représentée, soulevant d'une main la pierre qui forme sa tombe, et, de l'autre, élevant son enfant. Dans l'idée poétique du sculpteur, le tombeau semble se briser au son de la trompette du jugement dernier ; et, réveillée du sommeil